

Laval théologique et philosophique



TAURECK, Bernhard H.F., *Nietzsche und der Faschismus: eine Studie über Nietzsches politische Philosophie und ihre Folgen*

Joseph Djossou

Volume 47, Number 2, juin 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/400613ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/400613ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Djossou, J. (1991). Review of [TAURECK, Bernhard H.F., *Nietzsche und der Faschismus: eine Studie über Nietzsches politische Philosophie und ihre Folgen*]. *Laval théologique et philosophique*, 47(2), 269–271.
<https://doi.org/10.7202/400613ar>

□ recensions

Bernhard H. F. TAURECK, *Nietzsche und der Faschismus: eine Studie über Nietzsches politische Philosophie und ihre Folgen*, Hamburg, 1989.

On pourrait croire que s'interroger désormais sur le destin politique de Nietzsche et plus spécialement sur la rencontre de l'œuvre avec le fascisme, c'est s'offrir l'inutile plaisir du coup de pied de l'âne: Nietzsche ne s'est-il pas déjà présenté, dans son *Ecce Homo*, comme le dernier penseur allemand anti-politique? Or, le fascisme, dira-t-on, relève de l'événement politique. Au reste, l'intéressante édition Colli-Montinari¹, en décentrant un certain nombre de textes politiquement explosifs, aurait mis à nu l'énorme travail de faussaire accompli par les fascistes et donné, de ce fait, naissance à un nouveau type de lecture de Nietzsche: la lecture-rédemption.

Sur les limites de tels arguments, on est forcé, ici, d'être bref. D'un mot, la thèse de l'apolitisme perd de sa valeur heuristique tant qu'elle fait l'économie d'une réflexion sur son sens et sa fonction chez Nietzsche et sur les conséquences politiques éventuelles d'un tel attentisme. C'est dans cette réflexion importante qui concerne les inflorescences fascistes qui se rattachent à la philosophie de Nietzsche que se manifeste d'abord l'intérêt de l'ouvrage de Bernhard H.F.Taureck. On savait, par exemple, déjà, que l'appréciation du rapport entre Nietzsche et le fascisme n'était pas homogène. En revanche, on n'avait pas présenté jusqu'ici un coup d'œil articulé et critique des différentes interventions sur la question. Sur ce point *Nietzsche und der Faschismus* ressemble à un essai bibliographique où l'on trouve résumé le contenu des textes décisifs sur le sujet en même temps que leur critique. Voilà ce qui, selon l'auteur, était requis pour un jugement sur ce qu'il appelle le profascisme de Nietzsche (p. 111).

Dans ce qu'on aurait pu soupçonner comme un nouveau Nuremberg, on reste plutôt frappé par le ton attachant de l'auteur qui, dès les premières pages, tente de nous rappeler certaines évidences. Nous apprendrons, par exemple, que quarante à cinquante années séparent la production de Nietzsche de la domination fasciste et que Nietzsche n'eut pas l'occasion de donner un profil pro-fasciste et de se compromettre comme les philosophes du 20^e siècle.

Paradoxalement, semble-t-il, Nietzsche aurait été politiquement abusé trois fois: avant tout, on le compta, hors de l'Allemagne, parmi les complices de la première guerre mondiale. Puis, il servit de porte-drapeau aux fascistes d'Italie et d'Allemagne. Après 1945, il était considéré d'un point de vue conservateur comme responsable de l'injuste domination fasciste.

On pourrait penser qu'un tel paradoxe n'est qu'apparent. Parce que nous lisons sous la plume de Bernhard Taureck que Nietzsche tout en dénonçant l'absurdité politique et nationale, projetait l'avènement d'une grande guerre qui serait elle-même la préfiguration d'une grande politique. D'où, il peut être légitime de s'interroger sur le concept d'abus, sur les frontières entre l'usurpation et ce qu'on peut considérer comme une conséquence nécessaire de Nietzsche. Pour Taureck, il n'est pas inutile de faire remarquer que Nietzsche avait découvert Spinoza à

1. F. NIETZSCHE, *Œuvres philosophiques complètes*. XIV tomes. Textes et variantes établis par G. Colli et M. Montinari. Gallimard.

l'aide d'une présentation de Kuno Fischers (p. 18) et qu'à partir de la compréhension qu'il se faisait de la métaphysique de ce dernier, une pure guerre des esprits lui était parfaitement concevable. On ne saurait donc s'autoriser de Nietzsche pour une transposition sur le plan matériel de la guerre annoncée. La guerre spirituelle est le pendant nietzschéen de la guerre des passions chez Spinoza. Avec ces deux penseurs, nous serions donc dans l'univers aseptisé des Esprits. Nietzsche aurait envisagé dès l'été 1888 la publication d'un livre qui aurait pour titre *Volonté de puissance* et le concept ainsi évoqué serait un de ceux qui relèvent de l'amusement de la pensée et rien d'autre. Nietzsche aurait eu à cœur, dès cette époque, de se protéger contre un usage politique de la Volonté de puissance. Mais il était déjà dans la position de tous ceux qui ont produit des scénarios pour la pensée, mais qui sont en même temps dans l'impossibilité d'en parrainer la représentation.

Cette heureuse interprétation est philosophiquement rassurante, mais elle n'accomplit pas ce qui est promis. On sait bien, reconnaît l'auteur, que chez Nietzsche les mots sont autrement plus audacieux, plus osés que chez Schopenhauer, Kant ou Aristote par exemple. On pourrait sur la foi d'un texte de l'Antéchrist² avancer l'hypothèse que la guerre prophétisée par Nietzsche serait menée au nom de la vérité contre la morale qui lui apparaît comme la domination des faibles et des esclaves. Aussi serait-on tenté de relativiser l'innocence proclamée de Nietzsche.

Ainsi, le Nietzsche penseur serait un Nietzsche ondoyant. Il est vrai qu'on a pu invoquer cet aspect changeant comme un rempart contre toute instrumentalisation de la pensée. On a de la sorte fait vaciller Nietzsche entre le pacifisme et le fascisme. Bernhard Taureck examine en détail les stratégies de décentralisation de Nietzsche par rapport à l'une et à l'autre des tendances : pour lui, il y a une argumentation plus facile à soutenir que les autres ; elle affirme le décalage entre la philosophie et son application pratique. On verra que dans le cas de Nietzsche, les fascistes ne se sont pas proclamés à l'unanimité comme nietzschéens à la manière dont Robespierre s'est dit rousseauiste et Lénine marxiste, et là où le fascisme s'est référé à Nietzsche, un fond de soupçon persiste que l'auteur a été abusé. Si les différents arguments évoqués contre une relation théorie-pratique entre Nietzsche et le fascisme ne sont pas particulièrement forts, on ne peut pas cependant conclure à partir de là qu'entre Nietzsche et les fascistes, il existe une relation de la pensée à l'action.

Dans un approfondissement plus minutieux des différentes thèses, nous apprendrons que Nietzsche aimait et haïssait à la fois les Juifs et qu'il aurait préféré malgré tout une grande synthèse raciale entre les Juifs et les Allemands. De ce point de vue, Nietzsche ne dépasse pas seulement le fascisme, il le laisse obsolète. Cependant, d'autres dénominateurs communs pourraient exister entre Nietzsche et les fascistes : une certaine logique ontologique qui considère la race comme support, substance des qualités socio-culturelles. Gobineau aurait à la fois influencé Nietzsche et le National Socialisme. En réalité, le problème de Nietzsche aurait été le même que celui qui se posait à Hegel : comment sortir de l'aliénation ? Il apparaît là-dessus que certaines lignes de fantasme pourraient conduire à une raison eugénique. Mais nous devons accroître nos capacités de nuance pour éviter de sacraliser tantôt les similitudes, tantôt les différences entre Nietzsche et le fascisme, même s'il y a des propos de notre philosophe qui sont sans équivoque.

C'est, selon Bernhard Taureck, cette absence de nuance qui aurait fait asseoir Nietzsche sur le banc des accusés au procès de Nuremberg. Citant l'historien Roderick Stackelberg, il a attiré l'attention sur les opinions et options divergentes à propos de la philosophie politique de

2. Id., *Œuvres philosophiques complètes*, Tome VIII, traduit de l'allemand par J.-C. Hénéry, par. 2, page 162. Gallimard, 1984.

Nietzsche. Un important travail concernant la réception problématique du troisième Reich aurait été accompli dans le travail de dissertation de Haus Langreder³. Il restait pour l'auteur à classer les tendances dans la lecture du «fascisme» de Nietzsche. Deux grandes lignes semblent se distinguer :

- une forte tendance qui établit une étroite relation entre Nietzsche et le fascisme, qu'elle soit élogieuse ou accusatrice;
- une tendance moins forte qui considère Nietzsche comme un adversaire potentiel du fascisme.

On peut citer Ernst Nolte comme un des représentants les plus irréductibles de la première tendance. Thomas Mann a exprimé de la façon la plus aiguë les arguments en faveur de Nietzsche. La critique des arguments de l'un et de l'autre menée par Taureck constitue un des aspects les plus intéressants de l'ouvrage. On peut passer sous silence les remarques sur des thèses bien connues comme celles de Heidegger, de Lukacs et d'Adorno.

Dans la dernière partie de l'ouvrage, nous avons droit à un examen détaillé de la critique de la raison chez Nietzsche et de ses conséquences politiques. Le profane philosophique se saisit en général de quelques slogans comme par exemple que la raison serait un instrument et un moyen. Il rassemble ces slogans avec quelques artifices langagiers de Nietzsche et croit s'en autoriser pour tirer des conclusions. Un travail philosophique cohérent ne prendra pas, selon Taureck, en compte ces remarques. Il doit mettre en évidence, ce qui pour Nietzsche lui-même est à comprendre et à juger avec des conséquences politiques. C'est cela qui rend inévitable, du point de vue de l'auteur, le détour d'une reconstruction des critiques de Nietzsche à la Raison. On peut croire selon Taureck que c'est la faute même de Nietzsche si les lecteurs sont tombés avant tout sur ses notes de critique idéologique de l'ancienne raison : la raison et l'absolu comme fiction de ceux qui veulent se venger, à cause de leur douleur, de la vie. Il y a, selon lui, une critique ontologique de la raison chez Nietzsche qui a trait au caractère absolu de l'Être métaphysique.

Un épilogue est consacré, on ne sait trop pourquoi, à la polémique entre pro et antifascistes français. On dirait qu'en Allemagne, les philosophes ont l'intime conviction que la question du rapport entre la philosophie et le fascisme est une question française.

On ne peut s'empêcher d'attirer l'attention sur ce qu'il y a d'étonnant dans cet ouvrage. L'auteur multiplie à l'infini les arguments et leurs contraires sur le «fascisme» de Nietzsche. Tout laisse croire qu'il fait, à ses propres dépens, l'expérience du caractère labyrinthique des textes de Nietzsche et, par conséquent, d'une vérité impossible à dire.

Joseph DJOSSOU
Université laval

Birger A. PEARSON, **Gnosticism, Judaism and Early Christianity**. Studies in Antiquity and Christianity. Fortress Press, Minneapolis, 1990, 228 pages.

Ce volume réunit dix articles publiés par l'A. au cours des vingt dernières années, auxquels il a ajouté trois études inédites, deux d'entre elles portant sur les figures de Caïn et de Melchisédek dans le gnosticisme, la troisième portant sur le problème des rapports entre le gnosticisme et le christianisme égyptien primitif. Le principal mérite de ce recueil qui réunit

3. H. LANGREDER, *Die Auseinandersetzung mit Nietzsche im Dritten Reich*. Ein Beitrag zur Wirkungsgeschichte Nietzsches, Dissertation, Kiel, 1971.